

# Une ville minuscule

Marc Pautrel

Il y a environ un an, j'ai voulu revoir la ville dans laquelle j'avais vécu enfant, entre l'âge de trois ans et sept ans. Je n'allais rien chercher de précis, je partais juste essayer de retrouver ces rues dont je gardais un souvenir d'une extraordinaire précision. En fait, je me rappelais de tout le plan de la ville, toute l'organisation des rues. Je pensais que revoir ce lieu d'enfance me donnerait des idées de livres, que certaines réminiscences apparaîtraient.

En sortant de la gare, j'ai commencé à marcher jusqu'au centre-ville, tout proche. J'ai longé un jardin public très beau dont je ne me souvenais pas, puis j'ai atteint une petite place circulaire qui faisait rond-point, et j'ai alors réalisé que je n'étais sans doute pas si près que je l'avais pensé du centre-ville et de l'avenue principale où nous habitons alors. La place circulaire

sur laquelle je me trouvais là n'était encore que la petite sœur de la grande place d'où, dans mon souvenir, partait l'avenue de notre immeuble. J'avais pourtant étudié le plan avant de venir : la grande place, l'immense avenue avec en son milieu notre immeuble, et juste en face la grande esplanade carrée ; toutes ces choses auraient dû se trouver là, mais elles n'y étaient pas.

Alors un frisson m'a parcouru et j'ai compris. J'étais devenu un homme. J'étais devenu celui que mon père avait été à l'époque. Le lieu où je me trouvais, la place circulaire, la rue étroite devant moi, à gauche l'esplanade carrée transformée en parking, tout cela formait bien la ville de mon enfance, dans la même disposition, avec les mêmes formes architecturales, les mêmes volumes, les mêmes couleurs, mais en minuscule. La ville avait été rapetissée. Je reconnaissais notre immeuble, sur le côté impair de l'avenue et faisant face à l'esplanade, et il ne comptait plus cinq ou six étages énormes, mais seulement trois étages étriqués. Le gigantesque monument aux morts dressé sur la place circulaire ne mesurait plus que trois ou quatre mètres de haut, l'avenue n'avait que deux voies, les arbres de l'esplanade étaient de modestes marronniers. En trente-cinq ans, j'étais devenu un géant.

Pour le garçon de sept ans, les dimensions étaient colossales et c'était cette mémoire de sept ans qui avait enregistré les lieux. La ville dans laquelle j'évoluais enfant me semblait gigantesque, ses avenues larges et

longues, et le chemin jusqu'à l'école fatiguant et composé de rues interminables. Alors que pour l'adulte que j'étais devenu, tous les bâtiments se touchaient, en quelques minutes on atteignait le bout de la rue, on obliquait et au bout il y avait le carrefour, la rue montante et au milieu de la rue à droite : l'école. Et pareil pour la place du marché ou pour la ruelle avec le restaurant de luxe derrière notre immeuble, jadis si impressionnants, si vastes, mais à présent si modestes, si banals. Rien n'avait changé, sauf moi. Quand maintenant adulte j'avais dans les rues de cette ville, je me cognais partout. Je me trouvais au milieu d'un village composé de maisons de poupées, une succession de maquettes d'immeubles et de monuments, une ville en miniature, et je devais presque m'accroupir pour examiner précisément l'immeuble et l'avenue où j'avais vécu enfant.

J'ai marché une demi-heure dans cette ville minuscule dont j'ai reconnu le moindre angle de maison, et même certains magasins toujours présents, comme ce Monoprix au bout de notre avenue. Puis j'ai regagné la gare et j'ai repris le premier train. J'avais trouvé ce que j'étais venu chercher.

Tout ce qui nous paraît gigantesque et incroyable aujourd'hui nous semblera minuscule et familier demain. Nous grandissons sans cesse, chaque semaine, chaque mois, chaque année, et bien après la fin de l'adolescence notre taille continue d'augmenter. Nous mangeons tous les jours le biscuit magique d'Alice au pays des

merveilles, celui qui nous fait croître, et croître, et croître; les arbres ne montent pas jusqu'au ciel, mais les Hommes oui. Et tous ces minuscules soi-même que nous laissons derrière nous sont autant de lilliputiens qu'il suffit de décrire, en entomologiste minutieux, pour donner à entendre le tic-tac de l'horloge.<sup>1</sup>

---

1. Texte lu le 11 février 2011 à l'Hôtel de région de Bordeaux lors de la cérémonie de réception du Prix littéraire d'Aquitaine 2010.